

---

# L'INTELLECTUEL SCIENTIFIQUE EN MILIEU CANADIEN-FRANÇAIS : LE CAS DE L'ABBÉ PROVANCHER

Mélanie Desmeules  
Corporation Entomofaune du Québec

Nous dirions aujourd'hui que l'abbé Léon Provancher<sup>1</sup> était en avance sur son temps. L'analyse de sa contribution entomologique<sup>2</sup>, par le biais de l'étude d'une partie de sa correspondance scientifique<sup>3</sup>, m'a permis de constater qu'il s'inscrit dans les grandes tendances de la science de son temps. Ainsi, il entretient une correspondance soutenue avec plusieurs entomologistes américains les plus renommés, il anime une revue savante (*Le Naturaliste canadien*) et il publie ses découvertes sous forme d'articles et de volumes qu'il distribue aux scientifiques des quatre coins du monde<sup>4</sup>.

Les difficultés auxquelles il a eu à faire face dans sa pratique scientifique, comme son isolement relatif, le manque de ressources et de documentation et un faible appui financier, ont certainement freiné l'avancement de ses recherches. Le présent article se veut une réflexion sur l'intellectuel scientifique canadien-français et plus particulièrement sur ses conditions de recherche. L'abbé Provancher servira d'exemple pour la démonstration.

## Introduction

Bernard Boivin<sup>5</sup>, dans un article publié en 1981<sup>6</sup>, se penche sur la problématique particulière du scientifique en milieu canadien-français confronté à « (...) un milieu social pas toujours favorable à l'éclosion d'une vocation scientifique »<sup>7</sup>. Il cite des exemples de ces scientifiques qui ont dû mener de front une carrière scientifique et une carrière leur assurant la subsistance : l'abbé Léon Provancher, l'abbé Louis-Ovide Brunet, Ernest Lepage, le père Louis-Marie et le frère Marie-Victorin (à ses débuts).

Boivin pose une question troublante :

Le Québec a-t-il souffert d'un manque à gagner intellectuel parce que des cerveaux n'ont pu se développer, ou ne se sont développés qu'à demi, parce que certains ont dû dépenser la moitié ou plus de leurs énergies pour un gagne-pain, ou même aller chercher ailleurs un salaire, parce qu'ils ont dû créer leurs propres outils de recherche, parce qu'ils ont dû être à la fois leur propre technicien et secrétaire, enfin parce que leurs moyens financiers limitaient leurs possibilités?<sup>8</sup>

Bien que ne répondant pas à la question, Boivin présente un portrait-type de ces intellectuels scientifiques à partir du cas d'Ernest Lepage. Il est possible d'énumérer quelques-unes de leurs caractéristiques :

- Solitaire. L'hostilité relative du milieu envers les études scientifiques retardent le moment où ces scientifiques débutent sérieusement leur carrière de chercheur.
- Autodidacte. La quasi-absence de formation scientifique dans leur milieu les oblige à se former eux-mêmes.
- Mécène et bénévole. Ils paient eux-mêmes leur coûteux équipements de recherche comme les instruments, livres et revues spécialisées, collections et infrastructures de rangement, du fait d'une absence de bibliothèques et de laboratoires institutionnels de recherche.
- Technicien. Ils préparent eux-mêmes leurs spécimens récoltés sur le terrain.
- Amateur. Les postes de chercheurs étant très limités au Québec jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, ces scientifiques doivent travailler pour s'assurer un revenu personnel décent. Le plus souvent, ils ne pratiquent la science qu'en amateur, durant leurs temps libres.
- Religieux. La profession cléricale était souvent la seule façon d'accéder à une certaine liberté intellectuelle.
- Isolé. Ils demeurent sans descendance intellectuelle directe.

Ces conditions difficiles influent certainement sur la productivité de ces chercheurs canadiens-français qui doivent assurer toutes les étapes de la recherche, en plus de chercher leur subsistance. Boivin pose la question suivante : « Combien n'ont pas apporté la contribution dont ils étaient capables, soit que les circonstances leur étaient défavorables, soit que la motivation intense leur ait fait défaut ? Il serait difficile de le dire. »<sup>9</sup>

### Le cas de l'abbé Léon Provancher

L'exemple de Provancher permet de jeter un peu de lumière sur cette question. Son cheminement de scientifique et ses conditions de travail concordent avec le portrait décrit par Boivin. Provancher est en effet le seul au Québec ou presque à s'intéresser sérieusement à l'entomologie. Il doit se former par lui-même, par le biais de lectures spécialisées, d'une correspondance étendue et d'un intense travail sur le terrain. Quoique très peu fortuné, il rassemble tout l'équipement dont il a besoin pour ses recherches, se monte une impressionnante bibliothèque scientifique et prépare lui-même tous ses spécimens de collection. Il fonde également, en 1868, la revue *Le Naturaliste canadien* qui lui servira de tremplin pour la publication de ses découvertes. Même s'il réussit à se constituer comme une figure incontournable de l'étude des insectes de l'ordre des Hyménoptères, il n'aborde l'étude de la science qu'en amateur ; il doit gagner sa vie en dehors de la science. Enfin, malgré des efforts pour former quelques disciples, l'œuvre de Provancher demeure sans descendance intellectuelle directe. L'abbé Victor-Alphonse Huard (1853-1929), le premier biographe de Provancher, réussit certes à faire revivre *Le Naturaliste canadien* deux ans après la mort de Provancher, mais ses compétences scientifiques se limitent à celles du vulgarisateur et non du chercheur.

Dans les pages du *Naturaliste canadien*, Provancher décrit l'opposition à laquelle il a à faire face pour pratiquer ses activités scientifiques : « L'article qui précède était livré à l'imprimeur, lorsque nous avons reçu une nouvelle preuve, nous ne dirons pas de l'apathie seulement, mais même de l'opposition qu'on rencontre au progrès de la science, de la part de personnes mêmes qui ont la mission de favoriser ce progrès. »<sup>10</sup> Le grand spécialiste américain des Hémiptères, E.P. Van Duzee, demande à Provancher des explications sur ses types<sup>11</sup> de punaises, vendues au ministère provincial de l'Agriculture avec le reste de sa première collection entomologique en 1877. À son tour, Provancher demande à Saint-Cyr, conservateur du Musée de l'Instruction publique, de lui envoyer, pour quelques jours seulement, 27 punaises (dont 15 types d'espèces nouvelles pour la science) pour vérifier ses identifications et descriptions et ainsi répondre à la requête de Van Duzee. On refuse ce prêt à l'ancien propriétaire de la collection.

Provancher décrit encore, avec force détails, les difficultés auxquelles il a été confronté dans la préparation et la parution de sa revue *Le Naturaliste canadien*. En 1890<sup>12</sup>, il expose les différents obstacles qui ont retardé la publication de la revue : subvention annuelle accordée, puis retirée, puis promise à nouveau, etc. Ces incertitudes ne manquent pas de perturber les parutions du périodique, très prisé à l'étranger<sup>13</sup>, et de signer son arrêt de mort en juin 1891.

Provancher pose des questions pertinentes sur les difficultés de pratiquer la science pour un Canadien français :

Mais direz-vous, comment un jeune homme de pauvre famille, mais qui s'est déjà tellement distingué que des honneurs lui soient venus même de l'étranger, peut-il être ainsi abandonné par les siens ! Il fait l'honneur de sa race et on lui refusera le pain de rigueur ? Il en fut cependant ainsi ; (...).<sup>14</sup>

Il ne demande toutefois qu'une petite rétribution pour financer la publication de sa revue, l'achat de matériel, d'outils de recherche et de documentation nécessaire à l'élargissement de ses connaissances :

Nous pouvons affirmer sans crainte que nous sommes un rude travailleur, et habitué à nous contenter de peu, nous voudrions qu'on nous donnât un salaire, non pas de milliers de piastres comme on en gorge tant d'autres, mais de quelques centaines seulement, pour nous permettre de maintenir notre publication sur un pied convenable, de faire un tirage plus considérable, et surtout d'illustrer davantage pour l'avantage de tous ceux qui s'occupent de ces sciences.<sup>15</sup>

L'abbé Huard rencontre le même genre de problème. Il en fait part à Provancher dans une lettre datée du 30 mars 1883 :

---

Oui, c'est encourageant d'étudier les sciences, dans ce pays! Que va-t-on penser de cela à l'étranger, où vous êtes apprécié à votre mérite?

Comment vais-je continuer mes études d'histoire naturelle? Je n'ai pas le moyen d'acheter des centaines d'ouvrages scientifiques; je n'aurais pas le temps d'ailleurs d'en profiter; et puis, que faire avec les livres d'Europe et des E.-U., pour étudier notre faune?

C'est désolant, décourageant, désespérant.<sup>16</sup>

Le naturaliste plaide certes pour sa cause personnelle, mais également pour l'« honneur national », comme le fera Marie-Victorin trente ans plus tard. Il se demande : « (...) n'est-ce pas l'œuvre du gouvernement de faire connaître l'histoire de son pays, non seulement son histoire civile et gouvernementale, mais encore son histoire naturelle ? »<sup>17</sup> Provancher constate plutôt qu'« (...) on n'a nul souci des intérêts de la science » et plus loin « (...) des insectes, des plantes, de la science, fi donc! et on passe outre. »<sup>18</sup>

Certains de ses compatriotes essaient d'expliquer l'attitude négligente du gouvernement envers la science et de même que le mépris dont sont victimes ceux qui la pratiquent en affirmant que le naturaliste de Cap-Rouge est en avant de son temps, ce à quoi Provancher répond :

(...) un de nos abonnés constants, nous accostant un jour sur la rue, nous dit, mais M. l'abbé, vous êtes en avant de votre siècle. – Mille pardons, monsieur, c'est vous qui êtes en arrière du vôtre. Mes écrits vous ont peut-être fait voir un monde nouveau, mais pour n'avoir pas été connu plus tôt chez-nous, ce monde n'en existait pas moins. Voyez tout autour de nous quelle importance on attache à l'étude des sciences naturelles. Nous semblons reculer, nous, contre cet entraînement. Évidemment nous sommes en arrière à cet égard.

Sans aucun doute.

Nos gouvernants surtout ne connaissent pas l'importance de la science. Parce qu'ils s'en sont bien passés, ils croient que de même tout le monde doit s'en passer.<sup>19</sup>

Provancher continue à exposer ses conditions qui rejoignent celles du portrait exposé en première partie :

On marche pour un homme haut placé dans la science, qui fait à ses propres frais la partie du gouvernement dans l'étude de notre territoire, le salaire d'un messenger de troisième classe, (...).

On fait les choses si mesquinement à notre égard, que déjà la république des lettres commence à en souffrir.

Forcé de restreindre le tirage de nos ouvrages, plusieurs sont déjà épuisés. Pas plus tard que la semaine dernière nous n'avons pu qu'avec peine compléter un volume de nos Hyménoptères pour répondre à une demande de Berlin en Prusse; et il ne nous en reste pas un seul autre. L'histoire de nos Orthoptères, de nos Névroptères que nous avons publiée est depuis longtemps épuisée, et ne peut plus se rencontrer que par occasion.<sup>20</sup>

Enfin, dans un court texte écrit deux ans avant sa mort, Provancher nous montre que sa situation n'a pas changé. Il demeure conscient que la contribution qu'il a pu apporter à la science a été limitée par ses conditions de recherche minimales. Ce texte nous éclaire également sur le fait qu'au cours du dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, alors que la science en est à ses balbutiements au Canada français, le Québec souffre véritablement d'un manque à gagner intellectuel :

Du temps des rois – il n'y en a presque plus aujourd'hui – on faisait des pensions aux hommes d'étude qui voulaient poursuivre le progrès des sciences; on leur fournissait des laboratoires et tous les accessoires aux frais de l'état; de là cette foule de découvertes dont nous faisons aujourd'hui les heureuses applications.

Mais il n'en est plus ainsi de nos jours, surtout en Canada, où le progrès des sciences semble être le dernier souci de nos gouvernants.

Chez nos voisins de la République américaine, les fortunes colossales de certains particuliers et les riches institutions par eux fondées, viennent remplacer cette action des anciens gouvernements. (...) Que n'en fait-on de semblables (excursions de naturalistes) pour explorer les côtes de notre golfe et celles du Labrador, si riches en spécimens rares et de grande valeur scientifique ? Nous avons visité les îles de la Madeleine l'été dernier et les petites Antilles la saison précédente, mais<sup>21</sup> tout cela avec nos faibles ressources c'est dire que le résultat n'a été qu'une fraction de ce qu'il aurait pu être.<sup>22</sup>

---

Le cas de Provancher, déjà précoce, n'est cependant pas isolé. Les conditions énumérées par Boivin et vécues par Provancher se retrouvent chez d'autres savants canadiens-français jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire jusqu'à ce que des facultés des sciences ouvrent leurs portes et se développent dans les quelques universités francophones du Québec. Reste à en faire le portrait pour savoir si la contribution de ces autres scientifiques a également souffert du manque de ressources et du peu d'ouverture du milieu canadien-français face au monde des sciences.

---

1. L'abbé Léon Provancher naît à Bécancour en 1820 et décède à Cap-Rouge en 1892. Il publie en 1862 la première flore du Québec intitulée *Flore canadienne*. Six ans plus tard, il fonde la première revue canadienne-française consacrée aux sciences naturelles : *Le Naturaliste canadien*. À partir de 1872, il se consacre à l'étude des insectes. Il décrit plus de mille espèces nouvelles d'insectes de l'ordre des Hyménoptères principalement, mais également des Hémiptères et des Homoptères. On le considère comme le père de l'entomologie québécoise et comme un grand naturaliste canadien-français.
2. Pour plus de détails, consultez mon mémoire de maîtrise en Études et Interventions régionales intitulé *La contribution entomologique et taxinomique de l'abbé Léon Provancher*, UQAC, 2003, x-273 p.
3. La correspondance complète de Provancher, de même que des copies de ses œuvres publiées sont conservées aux Archives du Séminaire de Chicoutimi.
4. Les trois volumes de la *Petite faune entomologique du Canada*, de même que les volumes de corrections et d'additions, contiennent l'ensemble des découvertes entomologiques de Provancher. C'est par cette œuvre qu'il est connu dans le monde scientifique de son époque.
5. Bernard Boivin (1916-1985) a été botaniste à Agriculture et Agroalimentaire Canada. Il s'est de plus intéressé à l'histoire de la botanique canadienne.
6. Ernest Lepage (1905-1981). *Bulletin de la Société botanique du Québec*, numéro 2 (1981), pp. 5-14. Repris dans *Le Naturaliste canadien*, vol. 126, no. 2 (été 2002), pp. 7-12.
7. *Ibid.* (*Le Naturaliste canadien*), p. 10.
8. *Ibid.*, p. 12.
9. *Ibid.*, p. 10.
10. Léon Provancher. Le surintendant de l'éducation de la province de Québec et la science. *Le Naturaliste canadien*, vol. XIX, no. 4 (octobre 1889), p. 77.
11. Le type est un spécimen servant de preuve et de modèle de base pour la description d'une nouvelle espèce.
12. Léon Provancher. Après plus de vingt ans. *Le Naturaliste canadien*, vol. XIX, no. 12 (juin 1890), pp. 231-237.
13. « Notre publication est jugée très favorablement dans le conseil des savants, on cherche partout à l'étranger à se la procurer; mais ici le gouvernement lui fait la grimace, c'est de l'argent gaspillé semble-t-il dire.... », *Ibid.*, p. 237.
14. *Ibid.*, p. 233.
15. *Ibid.*, p. 237.
16. Lettre de Huard à Provancher, 30 mars 1883, Fonds Provancher, C-5, Archives du Séminaire de Chicoutimi.
17. Provancher, *op.cit.* (« Après plus de vingt ans »), p. 235.
18. *Ibid.*, p. 235.
19. *Ibid.*, pp. 235-236.
20. *Ibid.*, p. 236.
21. C'est nous qui soulignons.
22. Provancher, L. Une excursion scientifique. *Le Naturaliste canadien*, vol. XIX, no. 9 (mars 1890), pp. 183-184.